

La boîte à mémoire

Je hais la Toussaint !... Cette fête des morts où il faut s'habiller beau pour déposer un pot de fleurs, alors qu'un froid vif te mord les os et qu'une envie pressante te gonfle la vessie, sachant que ce n'est ni le lieu ni l'heure de te soulager.

« Bon Dieu Toinou, reste tranquille ! s'est exclamée M'man. Ce gosse va me rendre folle !... Mais enfin, quand est-ce que tu te conduiras comme un GRAND ?... »

Ce n'est pas que je voulais fâcher Pépé endormi sous la pierre humide, mais j'avais une vraie envie de pipi. Une envie d'éléphant que j'essayais en vain de retenir en sautillant sur place. Tel un marsupilami qui se serait pris la queue dans une porte, en se demandant pourquoi les saints convoquaient toujours un vent drôlement frisquet le jour de leur fête. Mais j'avais des principes et je savais bien qu'on ne faisait pas ça dans un cimetière. Alors j'en voulais à M'man de faire durer le plaisir. Et pour ses larmes de crocodile qui ne rimaient à rien. Vu qu'on venait ici qu'une fois l'an. Et que le reste du temps, elle ne devait pas beaucoup penser à Pépé. Même qu'elle ne m'en parlait jamais.

Mais heureusement, il y avait Mémé.

« Viens mon Toinou... »

Sa paume neuve s'est coulée comme une caresse rassurante. Mes doigts se sont accrochés à cette chaleur rêche et nous sommes ressortis du cimetière main dans la main.

Et c'est les yeux fermés que je l'aurais suivie au bout du monde.

Mais nous nous sommes arrêtés avant cela. Au pied d'un gigantesque pin maritime dominant la baie. Un arbre d'une hauteur impressionnante. Au tronc tordu et sculpté par tous les vents du large.

En vérité, le seul gardien connu du cimetière.

« Vas-y Toinou ! Soulage-toi... »

J'ai relevé la tête et contemplé le géant. Il semblait triste et de mauvaise humeur sous sa chevelure tout ébouriffée. Alors je me suis méfié. On ne se méfie jamais assez des arbres aux pieds d'argile. Dixit monsieur Lenoir, mon instituteur, en commentant « *le chêne et le roseau* ».

Finalement, j'ai arrosé le mur d'enceinte. Sous le regard protecteur de Mémé. Puis M'man est sortie. Un mouchoir à la main. Et nous sommes redescendus à la queue leu leu. Les femmes devant. Moi, à deux bonnes longueurs derrière...

M'man m'a laissé quelques jours chez Mémé. Ses activités professionnelles l'appelaient plus au sud, du côté de Carcassonne. Une tournée de rendez-vous d'une extrême importance. Alors forcément, j'en ai profité pour rendre visite à la mer, cette vieille ronchonnette qui n'arrêtait pas de se plaindre. J'ai d'ailleurs passé beaucoup de temps à son chevet, comme un garde-malade attentif à la

moindre de ses humeurs. Sa force envoûtante finissait par me laver l'esprit. Et, au bout de notre conversation, je m'imaginai invariablement cherchant à l'apprivoiser. Quand je serais enfin GRAND ! Un jour. Peut-être...

Cette question m'obsédait.

Alors un après-midi, mis en confiance par un bon bol de chocolat fumant et une pleine assiettée de galettes dorées, j'ai innocemment abordé le sujet.

Mémé m'a laissé parler. Elle avait le regard humide des gentilles grand-mères sous le charme.

« Vois-tu mon petit Toinou, ce n'est pas si simple... »

- Pourquoi ? ai-je demandé avec humeur, en croyant que Mémé voulait ainsi éluder la question.
- Parce qu'il n'y a pas de règles absolues. De mon temps, les jeunes devenaient adultes très tôt. Prends, par exemple, les mousses qui s'embarquaient à douze ou treize ans pour le Grand Banc, ils partaient pour de longs mois de navigation. Ils devaient composer avec la colère des éléments, l'isolement et la cruauté des hommes. C'était particulièrement pénible, voire inhumain. Mais ils n'avaient pas d'autre choix. J'en connais plusieurs qui sont partis en serrant bien fort leur ours en peluche contre leur poitrine agitée de sanglots. Au retour, ils fumaient et buvaient comme de vieux loups de mer. Tu imagines un peu le choc des parents...
- Mais c'est comment qu'on devient GRAND ? »

Mémé m'a fixé de son regard plein de tendresse.

« Toinou, tu vois l'oisillon ? Eh bien, il reste au nid tant qu'il ne sait pas voler et se nourrir tout seul. Mais lorsqu'il se sent suffisamment fort, il finit par abandonner la nichée... »

- Et est-ce qu'il aime encore ses parents ?
- Bien sûr. Etre grand ne signifie pas qu'on renie ses repères. On compte peut-être un peu moins sur les autres. Mais... ne t'en fais pas ! Tu franchiras le cap sans même t'en rendre compte... »

Moi, je voulais bien, mais j'avais envie d'être grand tout de suite. Pour faire la surprise à M'man dès son retour. Alors j'ai réfléchi. Longtemps. Même que j'y ai passé toute la soirée et une bonne partie de la nuit. Au grand désespoir de Mémé qui, oubliant notre conversation, a pu penser que je m'ennuyais en sa compagnie.

Au matin, un train de nuages tirait des rideaux de pluie dans le ciel. Il faisait froid et un vent de mer frappait avec insistance aux carreaux de la cuisine. Autant de prémices annonciatrices d'un hiver sur le point de débarquer. L'occasion rêvée pour grandir sans attendre.

Mémé est partie au village. Entre deux bourrasques. Son inusable fichu de laine sur la tête. Son cabas délavé à la main. Mémé n'avait jamais eu peur de la tempête.

J'ai attendu que son pas se perde sous les éléments pour me précipiter au grenier. En évitant de réveiller les vieilles douleurs de l'escalier. Quelquefois

qu'il désapprouve mes intentions. Mais il devait être assoupi et ce n'est pas le grincement de la clé dans la serrure qui l'a sorti de sa torpeur.

A chaque incursion, un bouquet d'odeurs m'accueillait. Un mélange de poussière au repos, de parfums éventés, d'arômes de fruits et d'humidité rance accrochée aux souvenirs entassés. Car le grenier recelait tout un tas de trésors que, visite après visite, j'avais patiemment mis à jour. Des petits moments de bonheur que j'avais partagés avec Mémé. Des images complices que rien ni personne aurait pu nous voler.

C'est elle qui m'avait offert ma première boîte à mémoire. Un petit coffret en chêne sculpté. Noirci comme une écorce de pin tannée par les éléments. Un cadeau de Pépé qui ne savait pas encore qu'un petit-fils viendrait un jour en prendre livraison.

Pépé était mort dans son lit. Un soir de forte tempête. Une vilaine vague l'avait emporté. Une fièvre espagnole, je crois. Ironie du sort pour un marin ayant boulingué sur toutes les mers du globe sans jamais connaître la maladie.

Mémé m'avait expliqué l'utilité d'une boîte à mémoire. On y gardait les choses précieuses. Les petits riens qui avaient beaucoup d'importance. Les objets dont on ne parvenait pas à se défaire.

Je me souvenais de mon premier couteau. Un petit canif à la lame recourbée et au manche en corne qui tenait bien dans la main. Un cadeau de l'oncle Gaston pour mes six ans. Un présent inestimable que j'avais aussitôt remisé de peur de l'égarer. Puis une coquille d'ormeau l'avait rejoint. Parce que je trouvais joli le reflet de la nacre sous la lumière. Avant que d'autres reliques viennent à leur tour grossir mon précieux trésor.

Bien vite, le coffret de Pépé s'était révélé trop petit. Alors, je m'étais persuadé que s'il avait pu tailler une boîte dans une pièce de bois, je pouvais en faire autant. Suffisait de trouver la matière.

C'est en me promenant un jour sur la grève que j'avais ramassé mon bonheur. Un petit billot tout juste rejeté par les rouleaux, tout gonflé d'eau salée. Sur les conseils de Mémé, je l'avais mis à sécher et puis, à ma visite suivante, je m'étais attaqué à l'ouvrage. Avec le couteau de l'oncle Gaston. Sans imaginer un instant les souffrances à venir.

Le coffret se trouvait toujours là où je l'avais caché. Dans une grande malle en osier. Sous une pile de vareuses amidonnées ayant jadis appartenu à Pépé.

Avec le recul, je me sentais fier de mon œuvre. Même si le résultat n'était pas tout à fait conforme au projet... C'était le premier objet né de mes mains. Le fruit d'un long acharnement et de beaucoup de sacrifices. A commencer par celui du canif de l'oncle.

Mes doigts se sont attardés sur les courbes grossières. Sur les rêves et les espoirs esquissés en lignes de fuite imparfaites. Sur mes souvenirs emprisonnés. Une dernière fois...

J'ai refermé la porte derrière moi, ma boîte à mémoire sous le bras. La serrure a grincé bizarrement, l'escalier gémi de sinistre façon. On aurait dit le cri d'un animal blessé. Un appel désespéré au milieu de la tourmente...

Mémé est revenue des courses. Toute ruisselante. Trempée jusqu'aux os. Avec un large sourire qui m'a réchauffé le cœur.

« Tu ne devineras jamais ce que je t'ai trouvé pour le dîner de ce soir ? Quelque chose dont tu raffoles... »

J'ai fait semblant de chercher, mais le cœur n'y était plus. Je me sentais bizarrement tout chose. Plus très bien dans mes baskets. Dérivant en solitaire, accroché à une volonté en perdition. Maladroitement rivé à cette idée qui m'était venue et m'avait poussé au royaume des souvenirs.

« Je sais pas, ai-je enfin bredouillé.

- Allez ! Fais un effort ! C'est un plat pour lequel tu te rendrais volontiers malade... »

Et c'est à ce moment-là que Mémé a véritablement pris conscience de mon trouble.

« ... Qu'est-ce qui ne va pas mon petit Toinou ? C'est d'être séparé de Maman qui te rend triste ? Tu t'ennuies ?... »

J'ai serré les dents. Rattrapé in extremis un sanglot qui pointait le bout de sa douleur. Fait front pour ne pas faillir à mon engagement.

« J crois bien que je suis resté trop longtemps enfermé. Ça ira mieux cet après-midi, quand j'aurai marché un peu sur la plage. »

Elle m'a fixé, peu convaincue, mais n'a pas insisté. Sa joie du retour s'était envolée et une inquiétude l'avait remplacée.

J'avais de la peine pour elle.

Le déjeuner s'est étiré tristement. Mémé s'est évertuée à me faire parler. J'ai résisté non sans mal en répondant laconiquement à ses sollicitations. Au fond de moi, j'étais partagé. Des voix étrangères chahutaient ma conscience, la ballottaient dans un chaudron de contradictions.

Après le dessert, je l'ai aidée à débarrasser la table. J'ai posé les assiettes sur la paillasse pendant qu'elle versait l'eau chaude dans l'évier. Car Mémé vivait toujours comme au temps jadis. Sans eau courante ni électricité. Avec seulement une cuisinière à bois dont elle était très contente. Alors pourquoi se serait-elle embarrassée du progrès ?

Mémé a bougonné. Lorsqu'elle était contrariée, elle marmonnait des choses incompréhensibles. On aurait dit une vieille sorcière débitant des formules maléfiques, ruminant à l'infini des incantations d'un autre âge, mystérieuses et inquiétantes. Mais je l'aimais. Même lorsqu'un voile gris assombrissait l'azur de son regard.

J'ai refermé le tiroir des couverts et raccroché le torchon à vaisselle. Une bonne odeur de bois flottait dans la pièce, parfumait le silence pesant.

J'ai attrapé mon imper et je suis sorti. En lançant un « à tout à l'heure ! » pas vraiment assuré.

Sitôt le seuil franchi, la force du vent m'a cloué sur place. Comme un papillon de nuit épinglé par une trop forte luminosité. J'avais du mal à respirer. L'air charriait une colère vive. Euphorisante. J'ai rabattu la capuche de mon ciré et foncé tête baissée derrière le tas de bois...

Plus tard, j'ai peiné sous une pluie d'embruns qui venaient cingler mon visage, roulé tel un ivrogne porté par sa griserie, luttant contre les éléments, sans penser où mes pas me mèneraient.

Et puis, je me suis échoué. Dans une crique déserte. Sous la menace de l'océan. L'eau était grise. Laitieuse comme une huître de printemps agitée de convulsions. Avec de monstrueux rouleaux lancés à l'assaut de la plage. Des vagues gigantesques se disloquant en une brassée d'écume grasse et baveuse.

Dans ma poitrine, mon cœur cognait à tout rompre. On aurait dit une machine infernale prête à s'emballer.

Le fracas de la mer couvrait mal les voix de ma conscience. J'étais déchiré, écartelé entre mon désir de grandir et celui de retenir mon enfance. Rien moins qu'un chêne au pied d'argile.

Le contact rugueux du bois m'a rappelé à la réalité. Alors... je l'ai fait ! J'ai abandonné le coffret sur le sable humide et couru jusqu'à en perdre haleine. En tournant résolument le dos à la mer. De peur d'avoir à regretter mon geste.

A bout de forces, je me suis effondré sur un des bancs de la place du village. En face du porche de l'église. Une vieille sortait et m'a dévisagé avec insistance. Je me suis demandé si elle avait vu que j'étais GRAND maintenant. Mais à la réflexion, je me suis dit que tout cela allait trop vite. Que je brûlais les étapes. Qu'il manquait une ultime épreuve dans ma quête de la sagesse.

La mère Bréard tenait le seul débit de tabac du bourg . Derrière son comptoir ciré, elle veillait sur son foin comme une avare agrippée à son magot. Elle avait la peau jaune parcheminée et ses paupières tombantes lui donnaient un air inquiétant de conspiratrice.

La cloche a teinté lorsque j'ai poussé la porte. Un son aigrelet et insidieux qui s'est vrillé dans mes oreilles comme une mise en garde.

« Alors mon petit Toinou, Maman est déjà revenue ?... »

Je suis resté muet. Mes joues me brûlaient sans que je sache si c'était la honte ou la tempête qui les avait mises à feu.

« ... Alors comme d'habitude ?

- Oui, m'dame... »

A chaque visite, ses lèvres duveteuses m'impressionnaient. On aurait dit les lèvres du Diable. Des lèvres de vipère toujours prêtes à mordre.

Elle a déposé le paquet de blondes au niveau de mes yeux.

« C'est bizarre, ta grand-mère ne m'a pas parlé de son retour... »

La tête basse, je me suis pressé de compter les pièces. Puis j'ai allongé le bras.

« ... Bien Toinou... Oh, attends ! Tu m'as donné deux francs de trop. »

J'ai relevé la tête. A cet instant précis, je ne savais plus si je devais parler ou m'enfuir. J'étais noué de partout. Avec la désagréable impression que la mère Bréard lisait dans mes pensées comme dans un grand livre ouvert.

« Je voudrais aussi une boîte d'allumettes...

- Grande ou petite ?
- Petite ! ai-je presque crié.
- Maman n'utilise plus de briquet ?... »

J'ai fait le mort pendant que sa main partait à l'assaut d'une pile de boîtes.

« ... J'espère au moins que ce n'est pas pour faire une bêtise ? »

Son expression s'était soudain durcie et je me voyais bien repartir sans les allumettes. Mais elle n'a pas insisté et je suis ressorti sans demander mon reste.

Dehors, le vent balayait tout sur mon passage. J'ai couru comme un malade jusqu'au quai. Les bateaux se balançaient en grappes en tirant nerveusement sur leurs amarres. Il n'y avait personne autour de la halle de déchargement. J'ai bien regardé. Je n'aurais pas voulu qu'un marin me surprenne. Je voulais être vraiment seul pour grandir.

Lorsque je me suis assis, j'avais les jambes en coton. J'étais complètement vidé. A plat. Alors j'ai fermé les yeux, histoire de me requinquer.

Peu à peu, j'ai retrouvé mon calme et j'ai facilement repéré la languette dorée qui fermait le paquet. J'ai dégagé une cigarette que j'ai fichée entre mes lèvres sèches. Puis j'ai gratté une allumette. Ma main tremblait encore un peu. Une flamme a jailli et le tabac s'est mis à grésiller joyeusement. Je me suis concentré. La cigarette avait un goût de miel. Une saveur trompeuse. La fumée s'est coulée de ma gorge aux poumons comme une brume rampante. J'ai toussé... Mes yeux ont commencé à piquer. Ce n'était qu'un début.

J'ai fumé sept cigarettes d'affilée. Et puis, à la huitième, j'ai réalisé que le sablier ne s'était pas cassé pour autant et que la nuit commençait vraiment à étendre sa toile au-dessus du village.

Sur le chemin du retour, je n'ai pas arrêté de grailonner. Mes yeux pleuraient. La tempête fourbissait alors le gros de ses forces. Tout l'horizon semblait plier sous ses coups de boutoir. J'avais l'étrange impression d'être naufragé au milieu des terres.

Peu avant la maison de Mémé, j'ai balancé le paquet de cigarettes et la boîte d'allumettes. En tombant sur une pierre, le paquet s'est éventré et, sous les bourrasques, les cigarettes se sont dispersées au milieu des ombres. Le froid s'est fait soudain plus vif et mes larmes plus amères...

Mémé a souri.

« Tu tombes bien mon petit Toinou, tu as la table à mettre... »

Penaud, je me suis dirigé vers le vaisselier. Mon crâne bourdonnait. Des images tourmentées glissaient sur un ciel d'orage. Un horizon en deuil.

Ma tâche accomplie, je me suis assis. Mémé s'activait fébrilement autour de ses fourneaux. Un discret parfum d'ail flottait dans l'air. Un arôme de fête autour des premières coquilles Saint-Jacques de la saison.

Plus le temps passait et plus je sentais enfler en moi le dégoût. Cette hideuse grenouille qui m'habitait. Un malaise indéfinissable qui enflait au rythme de mon angoisse.

Mémé s'est approchée et a posé ses mains calleuses sur mes épaules.

« Je crois que tous les deux nous avons à parler... »

Je me suis retourné. Surpris et un peu inquiet. Dans son regard, le gris du matin avait disparu.

Elle a attendu une question qui n'est pas venue. Que je n'ai pas eu la force d'articuler. Puis tout s'est enchaîné très vite. Ses bras se sont ouverts et je me suis niché contre sa poitrine sans réfléchir. En laissant exploser mon émotion.

« ... Allons Toinou, ne pleure pas !... »

J'aurais aimé lui être agréable, mais j'étais inconsolable.

« Je crois... Je crois que j'ai fait... Que j'ai fait une grosse bêtise !

- Si grosse, pour te mettre dans des états pareils ?
- Oui... Oh, oui ! ai-je laissé échapper entre deux gros sanglots.
- Tu me racontes ?... »

J'aurais bien voulu, mais aucun son n'est sorti de ma bouche.

Elle m'a serré encore plus fort dans ses bras.

« ... Alors laisse-moi deviner ?... »

Elle a fait semblant de réfléchir.

« ... Tu t'es chamaillé avec le petit Sez nec ?... Ou pire encore ! Tu as chapardé des pommes dans le champ du Pé Riqueur ? »

J'ai secoué la tête pour démentir.

« ... A moins que tu aies cherché à monter sur un bateau sans mon autorisation ?

- Non, c'est pire !
- Pire ! Je n'ose imaginer... »

J'ai lâché le ventre de Mémé et plongé mon regard dans le sien.

« Rigole pas Mémé... C'est très grave... Et d'ailleurs, promets-moi que tu diras rien à M'man ! »

Elle a solennellement levé la main droite.

« Je te le jure !

- Bien... C'est que je voulais être grand et j'y suis pas arrivé. Pourtant, j'ai tout fait comme les mousses dont tu m'as parlé. »

Mémé a planté ses poings sur ses hanches. Comme soulagée.

« Alors, ce n'est pas bien grave. On peut maintenant passer à table et déguster les belles coquilles que j'ai ramenées.

- Mais j'ai pas fini ! me suis-je exclamé... Parce que j'ai aussi perdu ma boîte à mémoire !

- Bon, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... Si tu m'affirmes qu'elle est perdue, elle est perdue ! C'est triste, mais ce n'est pas la fin du monde ! Maintenant, il est temps de manger. Ça va refroidir... »

Mémé m'a embrassé, puis m'a gentiment poussé vers mon assiette. Je me suis laissé faire et je me suis concentré sur les coquilles. Car c'était vrai que je pouvais me rendre malade pour un tel délice.

C'est en allant me coucher que j'ai repensé à l'attitude de Mémé. Avec le recul, je ne l'ai pas trouvée naturelle. Comme si toute ma peine ne l'avait qu'à moitié émue. Puis, la fatigue a eu raison de mes interrogations.

En m'étendant sur le lit, ma tête a heurté quelque chose de dur. Intrigué, j'ai soulevé un coin de l'oreiller et ma surprise a été à la taille du cri que j'ai poussé.

Mémé est arrivée avant que je sois hors du lit. Je serrais bien fort ma boîte à mémoire contre mon cœur.

« Oh, merci Mémé !... Merci !... J'connais pas de meilleure Mémé que toi ! »

Elle m'a enlacé et nous sommes partis dans une ronde endiablée. Puis une fois notre excitation retombée, elle m'a glissé à l'oreille : « A l'avenir, ne cherche pas à te vieillir mon petit Toinou. Le temps s'en chargera bien assez vite. Car tu sais, je n'aurai pas toujours de bonnes jambes pour courir après toi, surtout les jours de tempête... »